

d'émigrants dont presque tous appartenaient aux plus pauvres classes des montagnards.

Les seuls passagers à bord du *Laurier*, outre nous-mêmes, sont le neveu du capitaine, joli garçon aux cheveux dorés, âgé d'environ quinze ans, qui gagne son passage par son travail, et un jeune homme qui se rend en qualité de commis chez un négociant de Québec. Il paraît trop préoccupé de ses propres affaires pour être très communicatif; il se promène beaucoup, parle peu et lit encore moins; mais souvent il s'amuse à chanter tout en arpentant le pont, *Home, sweet home* (1), et ces vers délicieux de Camoens, *Isle of beauty* (2). C'est une charmante chanson, et je conçois aisément l'attrait qu'elle peut avoir pour un cœur rempli des regrets de l'absence.

L'aspect de la Clyde m'a fait grand plaisir; nous mîmes à la voile par un temps magnifique, et je restai sur le pont jusqu'à la nuit tombante. L'aube du jour vit notre vaisseau s'avancer légèrement, secondé par un vent favorable, à travers le canal du Nord; nous vîmes dans cette journée la dernière des Hébrides, et avant la nuit nous perdîmes de vue la côte septentrionale de l'Irlande. Une immense étendue d'eau et de ciel est maintenant notre seule perspective; cette uniformité n'est rompue de temps en temps que par la silhouette lointaine et presque imperceptible de quelque vaisseau qui paraît sur les confins de l'horizon, comme un point dans l'immensité, ou par quelques oiseaux marins. J'aime à contempler ces vagabonds de l'Océan, tandis qu'ils s'élèvent et retombent avec les vagues menaçantes, ou qu'ils se jouent autour de notre vaisseau, et souvent je me demande d'où ils viennent, vers quelle rive éloignée ils dirigent leur vol, et s'ils ont fait de la vague inhospitalière leur demeure et leur lieu de repos, pendant les longs jours et les nuits sombres; alors je me rappelle les vers du poète américain, Bryant :

Celui qui dans les airs soutient leur vol rapide
Ne me laissera pas.
En vain la route est longue, en vain le sol aride;
Il conduira mes pas.

Quoique nous ne soyons guère que depuis une semaine à bord de notre vaisseau, je me fatigue déjà de la traversée. Je n'éprouverais pas plus d'ennui dans une auberge de village où le mauvais temps me forcerait de séjourner. Je connais tous les livres qui valent la peine d'être lus dans la bibliothèque du vaisseau; par malheur, elle est principalement composée de vieilles nouvelles ou de romans poudreux.

Quand le temps est beau, je m'assieds sur le pont, enveloppée dans mon manteau, et je couds; ou bien je me promène sur le pont avec mon mari, et nous faisons des plans, qui très probablement ne se réaliseront jamais. Je plains sincèrement les hommes qui ne sont pas occupés: les femmes ont toujours leur aiguille pour ressource contre l'insupportable ennui d'une vie oisive; mais lorsqu'un homme est renfermé dans un espace aussi étroit que le pont et la cabine d'un vaisseau marchand, n'ayant rien à voir, rien à entendre, rien à faire et rien à lire, c'est vraiment une créature digne de pitié.

Nous avons à bord un passager qui semble parfaitement heureux, si l'on en juge par la vivacité des chants avec lesquels il nous accueille quand nous approchons de sa cage. Ce passager c'est Harry, le chardonneret du capitaine; — le capitaine en second, comme l'appellent les matelots. Ce joli petit oiseau n'a pas fait moins de douze voyages

(1) Patrie, douce patrie!

(2) Ile de beauté.